

THÉÂTRE • Didier Bezace met en scène avec sobriété « Avis aux intéressés », de Daniel Keene, à Aubervilliers

Un père et son fils unis et engloutis dans la

fatalité

L'INSOUPÇONNABLE d'un fait divers. A la Dickens. Un petit pauvre abandonné à un carrefour, son baluchon aux pieds, une étiquette épinglée au revers du veston : « Avis aux intéressés ». A cela près que le gosse, Léo (Gilles Privat), a 40 ans, une cervelle d'oiseau, et pas de reprenneur en vue.

Prévenu de l'imminence de sa propre mort, son père (Jean-Paul Roussillon), seul soutien, seule connaissance, après avoir cherché en vain un secours, l'a laissé à la grâce du passant. Quelques heures ou quelques jours plus tard, le fils est revenu chez lui, chez eux, paré à une fin innommable.

UN GROS MOT

Didier Bezace tient le pathétique sous contrôle. Sa mise en scène trouve l'exacte dimension plastique de la dignité des deux hommes.

Elle ne succombe ni aux effets du handicap ni au cancer. Un mot

Le père, proche de la mort (Jean-Paul Roussillon), et le fils (Gilles Privat), inséparables.



délicat à manier au théâtre. Un mot gros de trop. Sans commencement ni fin. Un mot piège. Jean-Paul Roussillon s'en débarrasse

d'un marmonnement gêné. L'image de ce mot est suspendue au bout de ses doigts. Tout un art de dire, résumé en un geste. L'acc-

blement passe par un bras inerte et vient mourir dans deux doigts joints qui maintiennent l'enveloppe bleue des examens médicaux.

Sa légèreté même ajoute à la souffrance.

Assis devant la table de cuisine de stratifié usé, le vieil homme parle. Pour lui-même. Pour ce fils qui n'entend que quelques consignes sommaires et le regarde, l'œil humide, baigné d'affection. A la phrase suivante, ils sont ailleurs. Deux silhouettes qui peinent contre les vents et les lumières, toujours contraires aux gens de rien. Deux dégaines trop complémentaires pour ne pas porter leur condamnation à ne jamais se séparer.

Une pesante forme boulotte qui se traîne, en entraîne une autre, dégingandée, qui trotte dans ses pas. Celle qui parle et celle qui ne comprend pas dessinent une figure unique, insécable, soudée par le malheur.

VILLE VIDÉE DES SIENS

L'air vibre d'un fourmillement de lumière poudrée, mate, à la Hopper. Les éclats d'aube ou de crépuscule trop blancs, irréels, sont coupés par la verticale d'un réverbère.

L'espace est traversé de diagonales, un système mobile de cloisons noires, plus ou moins hautes, selon l'angle de vision. L'intérieur et l'extérieur sont enceints des mêmes murs, esquissant le labyrinthe d'un espace fermé à toute rencontre. Un seul meuble urbain suffit à dessiner une ville vidée des siens. Le cancer est aussi celui de la solitude présente, de la sollicitude absente, du manque de mains tendues, celles qui pourraient écrire autrement l'histoire, ses rebondissements vains.

L'auteur australien Daniel Keene (*Le Monde* du 16 septembre) conduit son drame par scènes brèves, séparées comme au temps du cinéma muet.

Didier Bezace les réunit par le passage d'un rideau sombre, souple. Pas une parenthèse technique. Une histoire. Le voile passe, comme l'ange des silences, tirant sa traîne dans un souffle, et le souffle est musique, clarinettes graves, instrument familier à ce théâtre tout d'attaques incisives et de rondeurs boisées, battant d'un cœur lent obstiné à vivre. Père et fils peuvent disparaître, engloutis par la fatalité, reste dans l'air la syllabe redoublée, l'appel à témoins désarmé, poignant, de Gilles Privat : « Paa-pa ».

Jean-Louis Perrier

Avis aux intéressés, de Daniel Keene (traduit par Séverine Magois, Editions théâtrales, 34 p., 5 €). Mise en scène : Didier Bezace. Avec Gilles Privat et Jean-Paul Roussillon.

Théâtre de la Commune, 2, rue Edouard-Poisson, à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis). M° Aubervilliers-Pantin-Quatre-Chemins. Tél. : 01-48-33-16-16. Durée : 1 h 10. De 10 € à 20 €. Du mardi au samedi à 21 heures ; dimanche à 16 h 30. Jusqu'au 20 octobre.